



DOSSIER

JOUER COLLECTIF

TEXTES : MARIE ABEILLE, CAROLE COEN, MAXIME DELCOURT, GWENAELLE FLITI, ÉRIC KARSENTY, CAMILLE MOULONGUET.

Les photographes ne sont pas tous des loups solitaires, des artistes maudits, des égoïstes ou des asociaux. Si le métier qu'ils ont choisi se caractérise par un instant de déclenchement qui leur appartient, ils sont de plus en plus nombreux à ne plus vouloir travailler seuls. Collectifs de photographes aux projets fédérateurs ou simple mise en commun de moyens, binômes rédacteur/photographe, structures rassemblant différentes compétences, plates-formes 2.0 pour partager images, conseils et informations... Tous les cas de figure s'inventent au gré des désirs, des savoirs et des conditions d'un marché, qui est paradoxalement plus ouvert et plus difficile que jamais.

Ce sont aussi des rencontres, des histoires personnelles qui nous font comprendre comment une certaine curiosité et une attention aux autres peuvent nourrir un travail et le faire grandir. Ce sont également les prises de risques des photographes qui les amènent à se remettre en question et à évoluer.

On est frappé de voir combien les connexions entre les photographes et leurs confrères sont à l'origine de leur épanouissement. Un goût des autres particulièrement fécond qui pourrait donner à réfléchir aux plus solitaires, et les conduire à réviser leurs clichés.

Ne pas rester seul, partager des savoir-faire, se soutenir mutuellement, que ce soit sous forme de coopératives fusionnelles ou de rapprochements de circonstance, *Fisheye* a mené l'enquête en France et à l'étranger en interrogeant des photographes qui nous racontent leur parcours. Et en découvrant des expériences qui, comme autant de laboratoires, cherchent des solutions pour continuer à inventer ce que la photographie permet d'explorer. Embarquement pour le Cambodge, le Nigeria, le Royaume-Uni, la République du Congo, la Pologne, le Canada, l'Angola, l'Argentine, sans oublier la France, pour une virée subjective, partielle et partielle chez les photographes qui ont décidé de jouer collectif.



OLIVIER CULMANN, PHOTOGRAPHE DE TENDANCE FLOUE

« Il y avait deux idées majeures qui m'attiraient quand je suis entré à Tendance Floue : d'une part, le fait de travailler ensemble, ce qui est un peu particulier pour un métier a priori solitaire, et, d'autre part, les notions de liberté et d'indépendance », explique Olivier Culmann. Car tous les collectifs ne fonctionnent pas de la même manière : certains marchent « comme de petites agences » avec l'idée d'une mise en commun de moyens, alors que d'autres organisent de vrais projets, associant parfois rédacteurs et photographes, comme le collectif Argos.

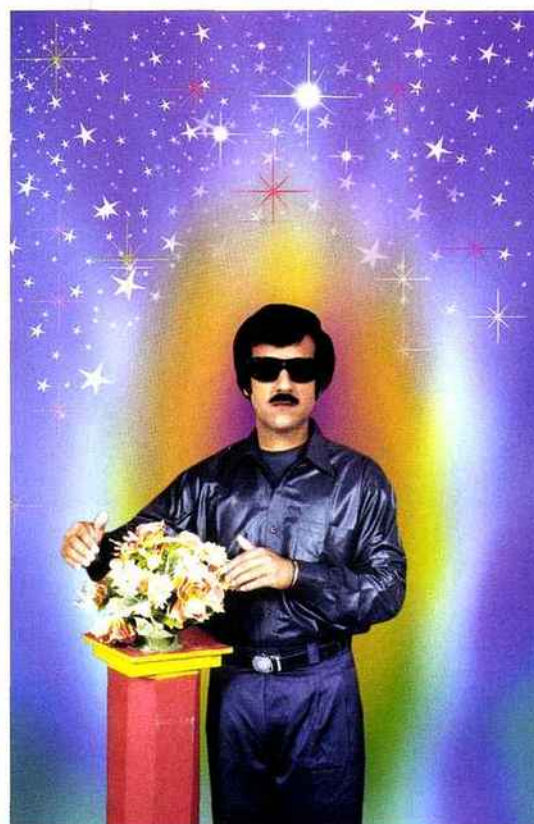
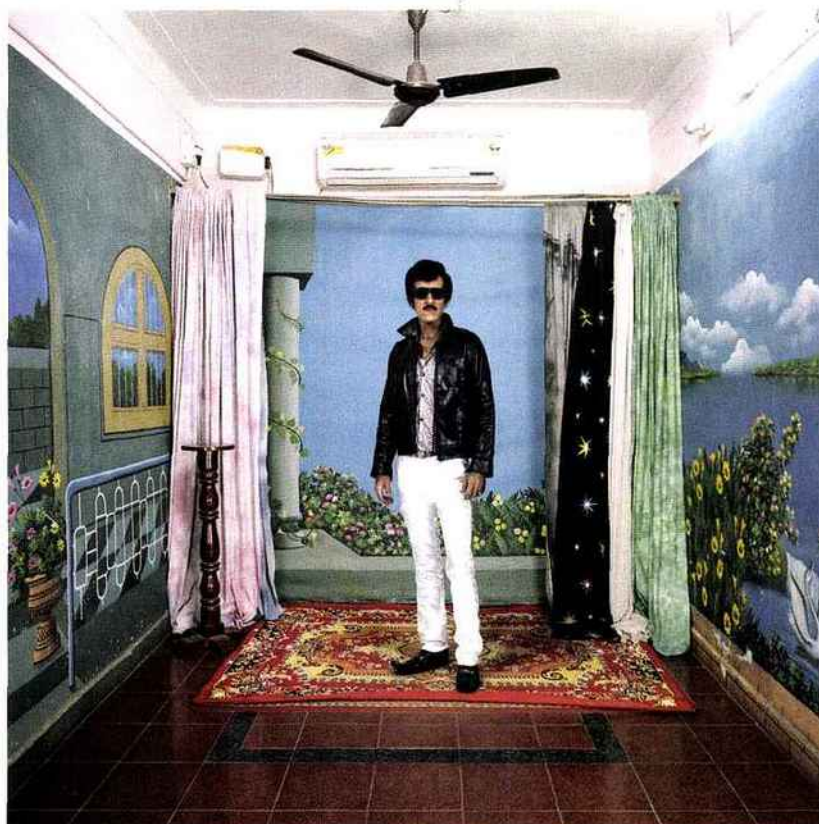
Pour Olivier, le premier travail collectif remonte à plus d'une vingtaine d'années,

quand il propose un reportage sur l'école en Roumanie à la revue mensuelle *Profs*. Cette dernière décide d'en faire une rubrique régulière sur les écoles dans le monde et fait aussi travailler Mat Jacob – l'un des cofondateurs de Tendance Floue. Quand le magazine s'arrête, les deux photographes décident de poursuivre ce projet et prennent conscience qu'au-delà d'un travail documentaire, ce sujet résonne fortement en eux. « La question qu'on se posait avec Mat et qu'on voulait expérimenter à travers ce travail était de voir si l'école était un moyen de donner un bagage intellectuel qui te rende plus libre, ou est-ce qu'elle t'enferme dans une culture qui

d'une certaine façon te ferme l'esprit », précise Olivier. Un travail avec un autre, mais où chacun part tout seul dans un pays en sachant qu'il y a un échange. « Une forme d'ambiguïté entre la solitude et le groupe où il était intéressant de croiser nos regards sur un même projet », poursuit Olivier.

TRANSFORMER UNE EXPERIENCE EN PROJET

En arrivant à Tendance Floue en 1996 – qui, cette année-là, passe des cinq photographes fondateurs à dix en prenant





UN ANCIEN DANS LE PROJET THE OTHERS MENÉ EN INDE DE 2009 À 2013, OLIVIER CULMANN S'ATTACHE AUX CODES SOCIÉTAUX DE L'INDE ET À LEURS MODES DE REPRÉSENTATION. LE PHOTOGRAPHE RÉALISE DES

AUTO-PORTRAITS DES DIFFÉRENTS ARCHÉTYPES À L'AIDE DE VÊTEMENTS ET ACCESSOIRES, IMAGES INTÉGRÉES DANS DES FONDUS DE STUDIO DE QUARTIER (A). IL UTILISE ÉGALEMENT SA TÊTE QU'IL INCRUSTE DANS DES FORMES

NUMÉRIQUES DISPONIBLES SUR CD (B). IL CONFIE ENFIN DES TIRAGES NOIR ET BLANC À UN PEINTRE HABITUÉ À RÉALISER DES AFFICHES AFIN QU'IL LES RÉINTERPRÈTE À SA GUISE. POUR LE FOND COMME POUR LES COULEURS (C).

CE TRAVAIL SERA EXPOSÉ AU MUSÉE NICÉPHORE NIÉPCE DE CHALON-SUR-SAÔNE, DU 17 OCTOBRE 2015 AU 17 JANVIER 2016 ET FERA L'OBJET D'UN LIVRE AUX ÉDITIONS XAVIER BARRAL.

un local et un premier employé –, « une des premières initiatives collectives et spontanées a été d'accrocher au mur une publication d'un des photographes dont le titre était "Nous traversons la violence du monde". Ensuite, chacun est venu poser d'autres images déjà faites en réaction à celle-ci. Au départ, ça s'est fait comme ça, puis Mat Jacob a transformé cette expérience en un projet qui est devenu un livre, une exposition et une projection. »

Pour le projet *Nationale Zéro*, en 2003, il s'agissait de parcourir une route à travers les 25 pays de l'Union européenne de l'époque, sous forme de relais, avec un break acheté d'occasion que les photographes se passaient à tour de rôle. « J'ai un souvenir assez fou de cette aventure : on était seul dans la voiture, mais c'était en même temps une route collective. C'est toi qui déterminais si tu allais à droite ou à gauche avec une grande liberté individuelle et, en même temps, symboliquement, tu avais tous les autres avec toi dans le coffre. Une frontière étrange entre la solitude et le groupe », détaille Olivier Culmann.

Tous les travaux personnels d'Olivier sont ancrés dans des préoccupations récurrentes, comme *Watching TV* et la problématique

du conditionnement. Alors que les projets

collectifs, comme les *Mad in* qui associent de nombreux photographes du groupe, il les vit comme des expériences : « Contrairement aux projets individuels qui sont réfléchis sur des années, ces aventures menées en deux ou trois semaines sont une vraie mise en danger. Cela te permet de tenter des choses, que tu réussis ou sur lesquelles tu te plantes. À l'inverse de mes travaux personnels, ce que j'aime dans les *Mad in*, c'est de pouvoir vivre une expérience susceptible d'ouvrir de nouvelles perspectives. »

JOUER DANS LES STUDIOS

Lors du projet *Mad in India*, en 2008, Olivier, qui connaissait bien le pays, craignait que les photographes de Tendance Floue tombent dans les clichés de la pauvreté du sous-continent. Il choisit donc de travailler sur les entreprises high-tech, un sujet qu'avec le recul il ne juge pas plus pertinent, un cliché en remplaçant un autre. Mais en marge de ce travail, attiré par une photo utilitaire et populaire très développée en Inde, il joue en se faisant photographe dans les studios de quartier. Une approche en dilettante qu'il décidera de « creuser sérieusement » quand il s'installera pour deux ans dans le pays, et qui aboutit aujourd'hui

au projet *The Others* qui sera exposé du 17 octobre 2015 au 17 janvier 2016 au musée Nicéphore Niépce à Chalon-sur-Saône, avec un livre édité par Xavier Barral. « Comme une graine qui a fini par éclore avec le temps », avoue le photographe. Dans ce travail amorcé en 2009 et poursuivi jusqu'en 2013, Olivier s'attache aux codes sociaux de l'Inde et à leurs modes de représentation, tout en s'interrogeant sur l'identité. Partant de 35 autoportraits réalisés avec l'aide d'un assistant et d'un coiffeur, le photographe se fonde dans les différents archétypes qu'il a pu observer grâce à l'achat de vêtements et

d'accessoires. Il intègre ensuite ses autoportraits sur fond blanc à des fonds de studios de quartier photographiés un peu partout en Inde. Pour l'étape suivante, il utilise des formes numériques disponibles sur CD (paysages, Taj Mahal...) dans lesquelles il associe des corps sans tête à ses autoportraits. Puis il réalise des tirages noir et blanc qu'il déchire en plusieurs morceaux pour les donner à « restaurer » à plusieurs studios, avec des résultats assez déliants. Enfin, il confie ces mêmes tirages (non déchirés) à un peintre de Delhi qui réinterprète les portraits à sa guise, pour le fond comme pour les couleurs... « C'est une pratique fréquente dans la photographie populaire indienne où la notion d'auteur n'est pas comparable à la nôtre. Chacun s'empare des images et les transforme à loisir sans se soucier de qui en est l'auteur. Je me suis glissé dans cette pratique. Ce qui m'intéresse, c'est autant le procédé que le résultat », précise Olivier.

LAISSER FLOTTER LA NOTION D'AUTEUR

Une manière de faire écho à la pratique de Tendance Floue consistant à ne pas signer les photos réalisées lors de projets collectifs.

« À l'époque, on s'est fait traiter de "petits cons". "Magnum s'est battu durant des années pour faire reconnaître la notion d'auteur et vous êtes en train de tout péter." Sans vouloir remettre en question la notion d'auteur, je trouve intéressant de pouvoir, à certains moments, regarder les choses autrement. Un travail peut être un mélange fait par plusieurs personnes, une transformation », argumente Olivier.

Alors que le collectif s'apprête à célébrer ses 25 ans et prépare un projet sur la Corée du Sud l'an prochain, le photographe tire un bilan des années écoulées : « Par rapport à il y a dix ou quinze ans où on mélangeait nos photos librement, on était plus proches les uns des autres dans notre photographie qu'on ne l'est à notre époque. En fait, mon sentiment, c'est qu'avec le temps les individualités s'affirment et se différencient. Tout l'enjeu aujourd'hui, c'est de construire un projet collectif quand les différences s'accroissent et que les médiums se diversifient – vidéo, BD, peinture... On a tous des univers qui se démarquent les uns des autres, et je trouve que c'est une très bonne chose. Plus les personnalités s'affirment, plus riche sera le collectif. C'est sans doute là, entre individualités et collectif, que se situe l'enjeu de notre avenir. »

www.tendancefloue.net

